

JEANNE ET LE PUY

Qui mieux que le R. P. Ayroles, pouvait faire découvrir le lien entre sainte Jeanne d'Arc et Le Puy-en-Velay ? Chargé de présenter la cause de béatification de notre sainte nationale, il fut celui qui a le mieux étudié et compris tout ce qui la concernait. Là encore il dit l'essentiel et nous fait le mieux approfondir combien Jeanne et Le Puy étaient unies.

JEANNE D'ARC SUR LES AUTELS ET LA REGENERATION DE LA FRANCE R. P. AYROLES, S. J.

A JÉSUS-CHRIST ROI DE FRANCE
A NOTRE-DAME DE FRANCE
A SAINT MICHEL PROTECTEUR DE LA FRANCE
AUX SAINTS PATRONS DE LA FRANCE
AUX PAPES VRAIS PÈRES DE LA FRANCE
A JEANNE LA PUCELLE LIBÉRATRICE DE LA FRANCE
A LA FRANCE TRÈS CHRÉTIENNE

JEAN-BAPTISTE-JOSEPH AYROLES, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
En la Fête de Saint Ignace de Loyola, le 31 Juillet 1885

IDEE GENERALE DE L'OUVRAGE

Sa Sainteté Léon XIII a confié à une commission romaine le soin d'étudier et, s'il y a lieu, de promouvoir la canonisation de Jeanne d'Arc.

Acte de bienveillance envers la France ! Léon XIII en est prodigue, alors même que de notre côté lui viennent tant de sujets de poignantes angoisses.

Acte surtout d'une admirable opportunité !

Une canonisation est toujours un grand honneur pour notre nature, plus spécialement pour les contrées et les classes de fidèles, auxquelles appartient le nouveau Bienheureux.

C'est un surcroît de lumières. Le vicaire de Jésus-Christ montre à l'Église militante un nouvel astre à admirer dans le ciel de l'Église triomphante.

Pas de prédication plus éloquente. C'est un frère, c'est une sœur : nous ne sommes invités à les admirer que pour les imiter, dans la mesure où le permettent les conditions particulières de notre existence individuelle.

C'est une force offerte comme appui à notre faiblesse. Le héros du sein de ses splendeurs nous tend la main, pour nous soutenir dans la voie, où par ses exemples il nous sert d'introducteur et de guide.

Ces aspects communs à toute canonisation revêtiraient, dans celle de la Pucelle, des caractères entièrement singuliers, tant ils présentent d'à-propos, d'éclat, de puissance, et, il est permis de l'espérer, d'efficacité.

Jeanne d'Arc sur les autels, c'est **un honneur sans pareil pour la vraie France, pour la France très chrétienne...** Non seulement Jeanne est nôtre par sa naissance, sa vie, par son être tout entier ; mais sa merveilleuse histoire est un témoignage unique, dans les annales des peuples, des **prédilections de Jésus-Christ pour notre pays.**

Dans cette seule figure, le divin roi des nations semble avoir voulu résumer et rappeler les marques d'amour que Son Cœur s'est complu à donner à notre patrie. La vierge libératrice en est la personnification.

Le diadème attaché à son front par la main du Vicaire de Jésus-Christ deviendrait un diadème attaché au front de la France très chrétienne. La vraie France apparaîtrait à tous les regards telle que Jésus-Christ veut la faire. Quoi de plus propre à nous inspirer la honte de nos laideurs présentes, à nous presser, par un sentiment aussi vif que délicat, de rechercher dans la lumière du divin visage du Christ un éclat perdu !

La lumière du Christ, c'est le surnaturel chrétien. Les saints ne sont tels que pour s'y être plongés, comme dans l'élément même de leur vie. Mais dans la Vierge de Domremy, ce n'est pas seulement l'éclat du surnaturel dans la vie privée, c'est le surnaturel faisant de la plus simple des villageoises, d'une enfant, une prophétesse, une guerrière, un général d'armée, un profond politique, un théologien quand c'est nécessaire, une martyre, tout en lui laissant la simplicité du hameau. Qu'est-ce à dire ? C'est le surnaturel dans d'immenses proportions, avec un ineffable éclat.

Quelle manifestation plus appropriée aux nécessités de l'heure actuelle ? **Le naturalisme, qui nous tue,** demande qu'on lui fasse voir le surnaturel dans les faits. L'histoire de la Pucelle est un fait tellement important que le passer sous silence, c'est rompre le cours de nos annales. Peu ou point de faits historiques sont entourés de preuves aussi convaincantes et aussi nombreuses. Le nier c'est renoncer à rien savoir du passé.

Jeanne d'Arc est un défi jeté au naturalisme des âges postérieurs. Le naturalisme le sent, et voilà pourquoi il s'acharne autour de la céleste figure : efforts inutiles ; ils se tourment contre ceux qui les tentent ; le surnaturel ressort plus éclatant par les patentes contradictions dans lesquelles tombent ceux qui essaient de le nier.

Jeanne d'Arc est le surnaturel catholique manifesté par les faits, presque dans sa plénitude. Les catholiques romains sont les seuls qui n'aient rien à dissimuler dans la divine héroïne.

La libératrice du quinzième siècle est le soleil de notre histoire. Venue à la fin du premier millénaire de notre existence nationale, elle nous montre comme dans un beau couchant le soleil de Justice, illuminant les plus beaux versants des dix siècles qui avaient précédé ; elle nous explique les ombres et la nuit qui se sont épaissies sur la France politique des siècles postérieurs ; elle nous dit d'où vient le chaos au milieu duquel nous nous débattons en attendant la mort.

Nous ne voulons pas des lumières et des ardeurs du surnaturel.

Le surnaturel est cependant l'unique remède à nos maux ; nous ne guérirons, nous ne nous relèverons qu'en

lui demandant la solution de tous les problèmes de l'ordre social, moral et politique.

Jeanne d'Arc sur les autels nous le prêcherait avec l'éloquence la plus persuasive.

Qui peut douter un instant que son culte ne fût d'une popularité sans pareille ?

Si nos divisions et nos haines sociales ne sont pas implacables, elles doivent expirer aux pieds des autels de la libératrice. Il n'est pas de nom plus propre à rapprocher et à unir toutes les classes de la grande famille française.

Jeanne nous dicterait les conditions de la paix ; elle nous dirait comment elle peut être solide et ferme. Cette paix n'est pas possible sans une grande réforme morale. Jeanne du haut des autels nous prêcherait celle qu'elle demanda à la France du quinzième siècle, comme une condition du relèvement national : elle nous dirait comment elle s'opère.

Jeanne apportait un programme politique, et c'est en l'arborant qu'elle a vaincu. Ce programme n'était que le rajeunissement de la vieille constitution politique de la France : **JÉSUS-CHRIST ROI**.

Du haut des autels, elle nous demanderait ce que nous avons gagné à la renverser, et à mettre Jésus-Christ sous la Loi. Elle nous presserait de l'y rappeler, et de reprendre le cri antique : *Vive Jésus-Christ qui aime les Francs !*

Aucun cri n'est national et français à l'égal de celui-là.

Il a donné treize siècles de stabilité à la France ; c'est en le poussant de nouveau que la France reviendra à la vie, et recouvrera la sécurité du lendemain qu'elle n'a plus.

La libératrice affirmait venir relever la France au nom de tous les *benoîts saints et saintes de Paradis*. Élevée sur les autels, elle ne plaiderait pas seule notre cause auprès du trône de Dieu ; tous les saints, spécialement les saints nationaux, la plaideraient avec elle à un titre nouveau.

Personne mieux que Jeanne n'est en état de savoir et de dire d'où lui venaient sa mission et sa force. Elle n'a cessé de répéter qu'elle était suscitée, formée, conduite par **saint Michel**.

C'était la confirmation de la foi des aïeux. Ils regarderont toujours saint Michel comme l'Archange de la patrie, et ils attendent au quinzième siècle du prince des célestes milices la résurrection de notre nationalité.

L'invasion du satanisme fait courir aujourd'hui à notre existence nationale de plus grands périls qu'aux jours de l'Anglais : la Pucelle du haut des autels nous presserait d'aller demander au vainqueur de Lucifer les secours que la terre nous refuse.

La France du quinzième siècle attendait un secours surnaturel du prince des chevaliers du Ciel ; elle pensait que **saint Michel serait envoyé par Notre-Dame de France, dont le sanctuaire, national entre tous, est la basilique angélique du Puy-en-Velay**.

Verser son cœur aux lieux où les aïeux versèrent le leur, c'est fortifier sa prière de leurs prières. **Notre-Dame du Puy** reçoit le cri des angoisses patriotiques de nos pères, au quinzième siècle et aux âges précédents. Jeanne d'Arc nous inviterait à rattacher le présent au passé ; et à **venir prier là où elle a prié**, par sa mère, et par les chevaliers qui l'avaient amenée des frontières de Lorraine.

Personnification des prédilections de Jésus-Christ pour la France, la Pucelle nous explique pourquoi Jésus-Christ nous a révélé la dévotion à son cœur : elle nous montre encore le Dieu qui aime la France, invitant la pauvre égarée à venir se réfugier dans ses bras et dans ses tendresses.

Le festin destiné à fêter le retour du prodigue est dressé pour les nations comme pour les individus.

Le lecteur a sous les yeux la suite et l'ordre des idées, dont le développement fait le fond de cet ouvrage.

C'en est assez pour entrevoir ce que serait pour la France la canonisation de Jeanne d'Arc, quels bienfaits seraient renfermés dans un seul.

Il est permis de penser que le Ciel réserve à la Pucelle l'honneur de délivrer une seconde fois la France.

La céleste bergère contemplée dans la gloire serait **toute bonne lumière pour l'esprit, toute bonne excitation pour le cœur, toute force pour l'âme**.

C'est au vicaire de Jésus-Christ qu'il appartient de canoniser ; mais c'est au Saint-Esprit qu'il appartient de le lui inspirer.

Pouvons-nous y contribuer ? comment ? ce sera la conclusion de ce volume.

Les termes de sainte, de miracle, et d'autres semblables se trouveront souvent sous notre plume. Ils doivent se prendre avec les restrictions prescrites par les décrets du Siège Apostolique et notamment d'Urbain VIII.

Obéir en tout au siège de Pierre est le vœu le plus ardent de notre cœur, comme c'est notre premier devoir ; trop heureux s'il nous est donné de pouvoir le défendre et le glorifier.

CHAPITRE III

LA PUCELLE ET LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE FRANCE.

SOMMAIRE. - I. L'invocation *Domina Franciæ*. La libératrice française réunit les traits de Judith, de Débora, d'Esther, mais est surtout à l'image de Notre-Dame. Elle est suscitée par Notre-Dame de France. - II. Le sanctuaire de Notre-Dame de France, c'est le sanctuaire du Puy. Les preuves. - III. Raisons qui doivent porter la France chrétienne à relever le pèlerinage de Notre-Dame de France. - IV. Les sanctuaires de saint Michel, de saint Joseph, des saints, du cœur de Jésus priant groupés autour de Notre-Dame de France.

I

Notre-Dame de France ***Domina Franciæ !*** que cette invocation, légitimement ajoutée aux Litanies, tomberait doucement et justement des lèvres françaises ! Le royaume préféré du Fils doit l'être de la Mère.

Benoît XIV semble nous autoriser à penser que pareille supplique adressée au pontife suprême serait bien accueillie, puisque le docte pape s'écrit : **Le royaume de France est le royaume de Marie : regnum Galliæ, regnum Mariæ**.

La médaille miraculeuse, la Salette, Lourdes, Pontmain, les fêtes, bien supérieures à celles d'Ephèse, qui ont accueilli en France la définition du dogme de l'Immaculée Conception, donnent un nouvel éclat à l'assertion de l'éminent pontife du dix-huitième siècle. Elles nous autorisent à espérer la réalisation de ce qu'ajoute Benoît XIV : **la France ne périra pas**,

Gallia non peribit.

L'histoire de la Pucelle témoigne hautement que Marie est Notre-Dame de France, la reine de la nouvelle tribu de Juda. La libératrice française est manifestement à l'effigie de la libératrice du genre humain ! Elle réunit aussi en elle, toute proportion gardée, les traits de Judith, de Débora et d'Esther : Judith par la délivrance d'Orléans, Débora par la victoire de Patay, Esther par le charme et la candeur de son âme, son élévation soudaine ; Esther encore par les réformes qu'elle demande à l'encontre de l'Aman de l'époque, l'indigne favori La Trémoille.

L'Esther juive s'expose à la mort pour abattre Aman : elle triomphe et règne ici-bas. Marie n'a triomphé de l'Aman, tyran du genre humain, qu'en devenant aux pieds de la croix la reine des martyrs. Jeanne sera à l'image de Marie par ce côté, et achètera par le martyre la délivrance totale de son pays, que la France n'avait pas voulu mériter par la totale réforme qui lui était demandée.

C'est que la libératrice française, reproduction des trois libératrices juives, l'est plus encore de la libératrice du genre humain, de Notre-Dame de France.

Notre-Dame de France a suscité la Pucelle : « **Je suis venue au roi de France de par la Vierge Marie** » (*Procès*, t. I, p. 175-176), disait Jeanne à Rouen. Notre-Dame de France a **formé** la Pucelle dans le sanctuaire rustique de Bermond. A Domremy, à Vaucouleurs, partout nous trouvons la Vierge libératrice de la France prosternée de préférence devant les autels de la libératrice du genre humain. Son labarum porte à la fois le nom de Jésus et de Marie ; et si d'un côté saint Michel et saint Gabriel présentent le pays des lis aux bénédictions de Jésus Roi de France ; de l'autre ils le présentent aux bénédictions de Marie qui est Notre-Dame de France.

II

Notre-Dame de France ! il ne sera pas nécessaire pour tirer les conséquences du culte de la Pucelle d'ériger à Marie un nouveau sanctuaire sous ce vocable. Il existe. Aucun des sanctuaires français de la Mère de Dieu n'est parmi nous national à ce degré, ne mérite le nom rajeuni, mais nullement récent, de Notre-Dame de France, sous lequel on commence à le désigner de nouveau.

C'est le sanctuaire vers lequel, comme il a été dit, se portèrent, au quinzième siècle, les peuples foulés par l'Anglais. Les multitudes, les princes et le dauphin rivalisèrent d'hommages envers ce lieu, qui est comme le centre de la suave constellation formée par les sanctuaires de Marie sur la terre de France. On l'a vu encore : les chevaliers qui avaient amené la Pucelle des frontières de Lorraine, la mère de la Pucelle en personne vinrent prier dans ses parvis. Tout autorise à penser que c'était à la demande de la céleste jeune fille. L'érudition contemporaine nous a dit : que la France du quinzième siècle attendait le secours surnaturel de l'intercession de saint Michel et de Notre-Dame du Puy.

L'érudition contemporaine a raison ; mais elle se trompe, lorsqu'elle semble attribuer au quinzième ou même au douzième siècle l'origine du mouvement qui porta les foules vers le mont Anis. C'est la continuation d'un mouvement bien antérieur, auquel on ne peut assigner d'autre cause que celle que donnent les traditions de l'église du Puy.

La Très Sainte Vierge a apparu **dès le premier siècle** sur le mont Anis, et a révélé à saint George, disciple de Notre Seigneur, envoyé par saint Pierre vers les Vellaves, qu'elle voulait être honorée en ce lieu. Au troisième siècle, celle qui devait être Notre-Dame de France a ordonné à saint Vosy, un des successeurs de saint George, de transporter au mont Anis le siège épiscopal fixé par ce dernier à Ruessium (aujourd'hui Saint-Paulien, à 12 kilomètres du Puy), de lui bâtir une église que les Anges consacrèrent. Voilà la tradition dans sa substance.

A ceux qui la nient, d'assigner une cause raisonnable à la place à part, qu'occupe dans l'histoire religieuse de notre pays le sanctuaire du mont Anis, de nous dire quand et pourquoi a commencé le mouvement.

L'église du Puy célèbre, de temps immémorial, le 11 juillet, la dédicace miraculeuse de son église. Pourquoi et quand a commencé la fête, si l'on nie la tradition ?

Tous ses historiens disent que dès l'an 596, à côté de la cathédrale, était fondé pour les pèlerins l'hôpital qui existe encore. Charlemagne a établi indubitablement que le Puy serait un des trois points de son empire où serait acquitté le denier de saint Pierre. La tradition veut qu'entre plusieurs autres bienfaits, il ait donné au sanctuaire d'Anis le château de **Lourdes** et ses dépendances.

Le fait que Lourdes a été un des fiefs de Notre-Dame du Puy, nié au dix-huitième siècle, est indubitable après les pièces publiées par un avocat érudit de la ville du Puy (M. Rocher, *Tablettes du Velay*, t. III et t. IV sup. p. 46).

Les rapports particuliers de l'Église Angélique avec le chapitre de Gironne, les possessions du sanctuaire au-delà des Pyrénées, ne sont pas moins bien établies.

Les documents déterrés par l'érudition moderne viennent au Puy comme ailleurs donner raison aux traditions trop légèrement démenties au dernier siècle.

Rien ne les confirme mieux que les hypothèses futiles, par lesquelles on voudrait les démentir ou les expliquer.

Même celles qui paraîtraient d'abord plus incroyables reçoivent des faits actuels une confirmation indirecte.

On se récriait quand on voyait dans les récits du passé que les Maures d'Espagne envoyaient des tributs à Notre-Dame du Puy ; et aujourd'hui l'on voit les Musulmans de la Turquie venir prier Notre-Dame de Lourdes dans le sanctuaire que les pères Basiliens lui ont élevé aux bords du Bosphore.

Pour ne pas parler de Louis le Débonnaire, d'Eudes, de Lothaire et d'autres princes de la dynastie carlovingienne, bienfaiteurs de l'église du Puy, le pape saint Léon IX, un ancien évêque de Toul, par une Bulle de 1051, constate en termes non équivoques que le sanctuaire de la Vierge révérendé entre tous par la France tout entière est le sanctuaire du mont Anis ; les termes qu'il emploie sont on ne peut plus explicites. Il écrit : « Dans cette église du mont Anis appelé encore le Puy- en-Velay, le Puy Sainte-Marie, plus que dans aucun autre des sanctuaires qui lui sont dédiés, *præ cæteris ecclesiis sibi dicatis*, la Mère de Dieu reçoit un culte plus spécial, plus filial, de respect, d'amour, de vénération de la part

de tous les habitants de la France entière. - *A cunctis qui universa morantur in Gallia*¹.

D'où vient donc un concours si universel ? quelle est la cause de ces effusions de tendresse et de vénération que la France entière éprouve surtout au sanctuaire du Puy Sainte-Marie ? A ceux qui nient la tradition de nous donner une autre explication d'un fait aussi solennellement constaté. Le saint pape le confirmait en statuant que l'évêque d'un lieu si privilégié ne relèverait que de lui, et ne serait soumis à aucun archevêque.

Aucun sanctuaire de France ne saurait le disputer au sanctuaire du Puy par le nombre des pèlerins, et le rang de ceux qu'il a vus prosternés dans son enceinte.

En est-il, dont on puisse dire que sept fois les Souverains Pontifes l'ont, je ne dis pas trouvé sur leur passage, mais sont venus le visiter à travers les chemins si laborieux par lesquels, aux temps d'autrefois, on atteignait le mont Anis ? Dix-huit rois de France ont vingt-cinq fois franchi les mêmes obstacles dans le même but pieux.

Pour avoir une idée des foules qui se pressaient au mont Anis, surtout aux jours des grands pardons, il faut penser aux multitudes qui se pressaient à Jérusalem, aux jours de la Pâque juive ; à Rome, dans l'année jubilaire. Encore n'avons-nous pas lu qu'il fallait compter par centaines les personnes étouffées par les chocs et les poussées de ces flots humains, ce qui est arrivé plusieurs fois au Puy-en-Velay,

Il serait trop long de donner sur ces inconcevables affluences des détails qui paraîtraient incroyables. Toutes les provinces de France accouraient ; mais on y voyait venir aussi l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, jusqu'à des Grecs.

L'Espagne surtout y envoyait de nombreuses troupes. Non seulement l'hôpital de Sainte-Marie au Puy comptait des salles réservées aux pèlerins espagnols ; mais il y avait jusqu'à Toulouse une maison bâtie pour les héberger au passage. Parmi les Espagnols principalement, Notre-Dame du Puy était connue sous le nom de Notre-Dame de France.

Si un pinceau retraçait aux voûtes et sur les murs de la vieille basilique les faits de l'histoire nationale qui se rattachent au sanctuaire, on aurait **le sommaire de l'histoire de France depuis nos premières origines chrétiennes jusqu'au plein milieu du dix-septième siècle**. « L'une des églises de mon royaume, écrivait Louis XIII à Grégoire XV, à laquelle j'ai le plus grand amour et singulière dévotion, est l'église de Notre-Dame du Puy, où j'ai aperçu qu'à l'intercession de Notre-Dame, Dieu m'a fait de grandes grâces ». La piété du fondateur de Saint-Sulpice, de M. Olier, n'était nulle part plus à l'aise qu'au sanctuaire de Notre-Dame du Puy, « parce que, disait-il, je n'en connais pas où Dieu se communique si intimement, et où il répande ses grâces avec plus de libéralité ».

Le digne prêtre faisait écho aux paroles de saint Léon IX, aux actes de Charlemagne et des saints qui, tels que saint Dominique, saint Louis, saint Vincent Ferrier, saint Antoine de Padoue, saint Hugues, saint Mayeul, sainte Colette, saint François Régis, et bien d'autres encore, étaient venus prier au sanctuaire du mont Anis.

Plus que Saint-Michel au péril de la mer, Notre-Dame du Puy était le Palladium de la patrie. L'étranger n'y commanda jamais en maître. Les efforts de l'hérésie du seizième siècle pour s'emparer du lieu saint durèrent trente ans. Elle n'y épargna ni surprises, ni attaques violentes. Marie veillait ; l'église du Puy célèbre encore dans sa liturgie plusieurs de ces miraculeuses délivrances. Le Puy Sainte-Marie fut un des boulevards de la Ligue catholique qui conserva à la France sa vieille foi.

Une antique inscription gravée sur un des piliers de la basilique disait ce que le Puy attendait de la souveraine de la France, dont il était le trône. « Cette cité n'a été et ne sera jamais forcée : c'est écrit ; Marie la protège, cette privilégiée »².

III

L'ennemi ne devait pas venir du dehors ; il devait pour la France entière sortir des entrailles mêmes du pays.

Les édits contre les pèlerinages et les tendances qui les avaient dictés arrêterent l'élan vers les foyers du véritable esprit national, les antiques sanctuaires.

L'esprit anti-national, c'est-à-dire anti-chrétien, prit de l'essor. L'histoire frissonnera à jamais des horreurs qu'il a pu commettre. Il en est peu qui dépassent celles dont le Puy fut témoin, le jour où, en pleine place publique, fut brûlée la statue de la vraie reine de France, de Notre-Dame du Puy. Cette statue était certainement venue de l'Orient ; plusieurs prétendent qu'elle avait été apportée par saint Louis, au retour de sa captivité.

Rien ne prouve mieux à quel degré l'impiété est parricide. La ville du Puy n'existe que pour être un terme de pèlerinage, le trône le plus vénérable de Notre-Dame de France. Grâce à ce choix purement gratuit, le Puy a une place à part dans les annales de la France très chrétienne. Dénué de son sanctuaire, il est sans passé.

Grâce à Dieu, le Puy reste encore chrétien ; ses habitants sont de mœurs fort douces, très hospitaliers pour l'étranger, singulièrement sympathiques au pèlerin. Ce témoignage n'est pas celui d'un des enfants du Puy par la naissance et le sang.

Et cependant, à l'heure qu'il est, les processions sont interdites dans une ville qui n'exista que pour les recevoir !

L'impiété aura-t-elle le dernier mot, et forcera-t-elle la souveraine de la France à établir ailleurs le trône où les âges passés aimaient à la révérer ?

La France renoncerait donc à venir encore prier dans cette église, où saint Léon IX attestait, il y a plus de huit siècles, que, plus que partout ailleurs, elle ressentait et aimait à manifester une piété plus filiale envers la très sainte Vierge !

Tous ceux qui ont un cœur savent qu'il y a une jouissance particulière à mettre le pied là où les ancêtres l'ont posé, à s'agenouiller au pied de l'autel où ils se sont agenouillés. Le sanctuaire de Notre-Dame a reçu durant dix-sept siècles le trop-plein du cœur de la France ; **là la France a pleuré, espéré, remercié.**

Un sentiment fort probable veut que la plus touchante des antiennes à la Vierge, le **Salve Regina**, ait été composée

¹ *In hac ecclesia Aniciensi, quæ et Velanensis, seu Podium Sanctæ Mariæ dicitur, specialius ac præcordius, præ cæteris ecclesiis sibi dicatis, colitur, amatur, veneratur memoria (Beatæ Mariæ Virginis), à cunctis qui circumquaque universà morantur in Gallia.*

² *Civitas nunquam vincitur, nec vincetur ; sic legitur ; per Mariam protegitur, hæc privilegiata.*

d'abord pour l'église du Puy, chantée à l'église du Puy. Cette effusion de l'âme devant la Mère de miséricorde convient parfaitement à un lieu où, d'après saint Léon IX, la France sentait se réveiller dans ses entrailles ses plus intimes sentiments de vénération et de tendresse envers son auguste reine.

La France ne voudra-t-elle pas renouer la tradition ? Le psalmiste, en pensant au bonheur d'entrer dans la maison de Dieu, voyait les tribus d'Israël, qui l'y avaient précédé : là, là, disait-il, sont montées les tribus du Seigneur, pour louer le nom divin. *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini ad confitendum nomini Domini.*

La prière des âges postérieurs s'enflamme de la prière des âges précédents ; la prière individuelle, de la prière des multitudes qui ont prié avant nous dans les lieux où nous sommes prosternés.

Le culte de Jeanne d'Arc est destiné à faire revivre ce qui fut l'âme de la France très chrétienne ; et, dans la mesure où cela est possible, à la raviver aux antiques foyers.

Le sanctuaire de Notre-Dame du Puy, c'est-à-dire de Notre-Dame de France, fut un de ces foyers. Ne dirait-on pas que Notre-Dame de France ne s'écarte qu'à regret de son plan, ou plutôt nous y ramène maternellement ?

Le théâtre de ses manifestations modernes est une des vieilles propriétés de son sanctuaire du Puy-en-Velay. N'est-ce pas pour rappeler les foules aux pieds du trône des âges antiques, au mont Anis ?

Elle y est représentée sous son vrai nom : Notre-Dame de France. C'est la seconde partie de ce siècle qui lui a érigé le monument. L'on dirait qu'une assistance surnaturelle a soutenu l'artiste ; il n'est pas jusqu'à la date de l'inauguration qui ne semble avoir sa signification.

La cime du mont Anis est une roche basaltique offrant une surface plane, qui coupe un tronc de cône un peu oblong. On la nomme **le rocher Corneille**. La vieille basilique étend aux pieds du Corneille son imposante masse, assise partie sur le sol, partie supportée dans les airs par les arcades d'un large portique.

C'est le jour même de la définition de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, que fut posée la première pierre du piédestal, destiné à recevoir la statue gigantesque dédiée à Notre-Dame de France.

Le dessein bien conçu a été mieux exécuté encore. Le colosse, malgré ses énormes dimensions, conserve autant de grâce que de grandeur et de majesté.

Notre-Dame de France est là au centre de son royaume et du royaume de son Fils, portée sur les nuages, foulant aux pieds un immense dragon, présentant son Fils bénissant à la ville et aux pèlerins.

On dirait qu'elle attend là encore la France qu'elle a vue si souvent dans la vieille basilique ; qu'elle l'attend pour que chefs et multitudes poussent le cri antique : **Vive Jésus-Christ, qui aime la France** ; ou encore le cri des croisés : **Dieu le veut, Dieu le veut.**

C'est à Notre-Dame du Puy, que se rendit d'abord le bienheureux Urbain II, avant d'appeler la France à délivrer le tombeau du Christ ; c'est du Puy, le jour de l'Assomption, qu'est datée la Bulle qui convoquait à Clermont l'assemblée d'où devait sortir la Croisade.

Le vicaire choisi par lui pour commander en son nom l'expédition sainte fut le grand Adhémar de Monteils, évêque du Puy, si aimé, si vénéré des croisés. Le Tasse a fait une place à part aux croisés qu'amenaient l'héroïque prélat. Là donc a retenti le grand cri : *Dieu le veult, Diou lo volt.*

Pourquoi nous serait-il défendu de voir une signification analogue dans la monumentale statue de Notre-Dame de France ?

Elle a été fondue avec les canons enlevés aux Russes dans la prise de Sébastopol, inaugurée six jours avant le guet-apens de Castelfidardo. Douze prélats, trois mille prêtres, deux cent mille fidèles, accourus de la France entière, l'angoisse dans le cœur, assistaient à la fête.

Serait-il téméraire d'entendre Marie nous dire : « **C'est en vain qu'un ennemi pire que le Musulman domine la France ; en vain le démon maçonnique se flatte d'avoir conquis le royaume privilégié de mon Fils ; je prends possession de mon trône au centre de la France, au moment où il se propose de porter le dernier coup, et d'étouffer, avec le vicaire en terre de mon Fils, la France très chrétienne, et l'Église entière. Je suis, je reste reine de France** ».

Pour hâter le moment, où apparaîtra évidente, lumineuse la signification que nous donnons à l'érection de Notre-Dame de France, pourquoi tout ce qui reste encore de la France très chrétienne ne ferait-il pas ce que firent au quinzième siècle nos pères accablés par l'Anglais, ce qu'avaient fait à plusieurs reprises les Croisés, ce qu'avait fait la France sous l'impression des terreurs de l'an mil ?

Les foules étaient accourues au mont Anis, **implorer la Mère de miséricorde. Sa puissance n'est pas plus épuisée que sa bonté n'est diminuée.**

Les pèlerins des anciens âges ne se contentaient pas de visiter un seul sanctuaire. Ils se faisaient un bonheur de visiter tous ceux qu'ils pouvaient aborder, sans trop s'écarter du terme principal de leur pérégrination.

Le Puy Sainte-Marie est au centre de la France. Grâce aux lignes ferrées, l'accès en est aujourd'hui aussi facile qu'il l'était peu dans les siècles précédents. Veillent les pèlerins français ne pas oublier Notre-Dame de France, et venir eux aussi s'agenouiller sur les dalles imprégnées des larmes les plus patriotiques des âges précédents.

IV

Le Puy est si bien fait pour être un lieu de pèlerinage qu'en visitant Notre-Dame de France les pieux voyageurs auront toute facilité pour rendre hommage à la cour céleste tout entière.

Ce sera d'abord **saint Michel** et ses milices. Impossible de mieux dire ce qu'est pour Notre-Dame le généralissime des armées célestes, que par le site du sanctuaire de l'Aiguille-Saint-Michel, au Puy-en-Velay.

A droite du Corneille et de Notre-Dame de France, à 100 ou 150 pas de la basilique, dans une fraîche vallée, du sol a poussé une pyramide rivale des pyramides d'Égypte : une base de moins de 60 mètres dans sa plus grande longueur, une hauteur de 88 dans sa forme actuelle, si aiguë autrefois qu'on l'appela *l'Aiguille*, voilà ce que la nature offrait au génie

chrétien.

Le génie chrétien a fait là une merveille, à une époque que l'on nous assure avoir été engourdie par les terreurs de la fin des temps. De 962 à 984, le chanoine Truanus fit tailler à travers les chairs basaltiques du géant pyramidal les détours d'un large escalier, et dédia le tout aux saints anges.

A l'entrée, un oratoire à **saint Gabriel** ; dans la montée, un autre à **saint Raphaël** ; et en haut, sur la cime aplanie, un troisième à saint Michel, le seul qui reste. C'est une fort élégante chapelle, un bijou de style byzantin.

Sur un plan inférieur de 20 à 30 mètres à celui de Notre-Dame de France, saint Michel apparaît comme en admiration devant sa souveraine, qu'il contemple de profil, pour ne lui dérober aucun hommage, prêt à voler sur un signe de sa part, avec les légions qu'il commande.

Saint Michel de l'Aiguille est donné par un auteur du moyen âge comme la huitième merveille du monde. Les pèlerins de Notre-Dame d'Anis ne se retireraient guère, disent les chroniques, sans avoir visité saint Michel de l'Aiguille. Après s'être prosternés devant la souveraine, ils visitaient son premier ministre. Aucun pèlerinage de saint Michel n'aura par suite vu si nombreux pèlerins.

Les pèlerins de Notre-Dame de France seront donc pèlerins de saint Michel. Il ne tiendra qu'à eux de l'être du glorieux époux de la Sainte Vierge. Saint Joseph a déjà au Puy un très beau lieu de pèlerinage, une grotte-chapelle fort recueillie, et destinée, semble-t-il, à préparer une splendide basilique. Le site est encore plein d'harmonies et vraiment parlant. Dans la vallée de la Borne, non plus sur le côté, mais bien en face de Notre-Dame de France et de la basilique d'Anis, à quelques douze cents mètres, la nature encore avait fait croître une élévation rocheuse moins élevée que le Corneille. La Borne, une petite rivière, lèche son pied septentrional complètement à pic. C'est le rocher d'Espaly.

Les évêques du Puy y bâtirent un château fortifié, où l'on a cru longtemps que Charles VII avait été acclamé après la mort de son père. Le prince l'a certainement habité à plusieurs reprises et durant plusieurs semaines.

Le temps et ses dissensions ont rasé le château. Saint Joseph, protecteur de l'Église, a pris la place des rois qui ont déserté leur rôle de défenseurs de l'épouse du Christ. La pensée de remplacer l'ancienne demeure des rois par un oratoire à saint Joseph, toute récente de date, a fait promptement son chemin. *Saint Joseph du Bon-Espoir* - c'est le beau nom donné au nouvel oratoire - est certainement un des plus pieux sanctuaires du grand patriarche ; il est un des plus expressifs par son titre, son site, les circonstances qui l'ont fait surgir, et la popularité dont il est déjà entouré.

Après le premier de tous les saints, il faut rendre visite aux autres membres de la cour de la Reine des saints. Voici la belle église de Saint-Laurent : elle fut donnée à saint Dominique. Saint Vincent Ferrier y a prié ; à plusieurs reprises l'Ordre des frères prêcheurs y a convoqué ses chapitres généraux ; 4.800 religieux y sont accourus parfois de toutes les parties de l'univers.

Au centre de la ville, c'est la paroisse dite du Collège. C'est là que l'apôtre du Velay, saint François Régis, célébrait, confessait, prêchait, lorsque les missions ne l'appelaient pas dans les campagnes. Un peu plus loin, dans le quartier du Pouzarot, ce sera le couvent de Sainte-Claire. Le monastère des Clarisses a été fondé par sainte Colette, dans les années où Jeanne d'Arc relevait par l'épée notre nationalité abattue. Il serait facile de montrer en quel lieu se trouvait le monastère que gouverna durant trois ans saint Antoine de Padoue, la trace de bien d'autres saints, si la Révolution n'avait pas profané ces souvenirs, en sécularisant les points de la ville qui les rappellent.

Les saints, saint Joseph, saint Michel, Notre-Dame doivent nous faire monter plus haut encore ; ils doivent nous amener au seigneur de Jeanne, et tout spécialement à son cœur.

Un des plus pieux sanctuaires du cœur de Jésus se trouve encore à quelque distance du grand sanctuaire de Notre-Dame de France ; c'est la belle chapelle des pères jésuites de Vals, élevée au cœur de Jésus priant. D'hier par la fondation, 1870-1871, elle est déjà riche de souvenirs, car elle est le sanctuaire de l'Archiconfrérie de *l'apostolat de la prière*, établie aujourd'hui sous tous les cieux.

La belle église romane doit rappeler que la sainte Ligue si visiblement bénie commença d'abord à Vals, aux pieds de Notre-Dame de France. La nouvelle église devait être un des ardents foyers de la dévotion au cœur de Jésus ; elle répondit pleinement à sa destination, jusqu'à ce que des scellés sacrilèges vinrent fermer ses portes aux fidèles, qui aimaient tant à venir y prier. Ils tomberont comme ceux que la synagogue avait mis au tombeau de Jésus.

Pour avancer ce jour béni et les faveurs qui le suivront, **quel moyen plus puissant que de venir prier Notre-Dame de France, les saints intercesseurs qui se pressent autour d'elle, comme le fit dans toutes ses nécessités, la France d'autrefois !**